

Coeur de pomme

Bienveillance

Raymond Bertin

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2013). Review of [Coeur de pomme / *Bienveillance*]. *Jeu*, (146), 13–15.

Bienveillance

TEXTE **FANNY BRITT** / MISE EN SCÈNE **CLAUDE POISSANT**, ASSISTÉ DE **CATHERINE LA FRENÈRE**
SCÉNOGRAPHIE **FRANCIS FARLEY-LEMIEUX** / ÉCLAIRAGES **ERWANN BERNARD**
MUSIQUE **PHILIPPE BRAULT** / COSTUMES **ELEN EWING**
AVEC **SYLVIE DE MORAIS** (ISABELLE), **PATRICE DUBOIS** (GILLES), **LOUISE LAPRADE** (MAMAN),
DANY MICHAUD (BRUNO) ET **CHRISTIAN E. ROY** (MARC RAYMOND, HERCULE JEAN, PHILLIP BARTLEBY).
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE PÂP** ET DES **PRODUCTIONS À TOUR DE RÔLE**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO
DU 2 AU 27 OCTOBRE 2012.

RAYMOND
BERTIN

CŒUR DE POMME

Créée à Carleton en juillet 2012, cette production de la plus récente pièce de Fanny Britt arrivait à Montréal bien rodée. Le public de l'Espace GO a donc eu la chance d'assister à un spectacle intense, très bien mené, qui pose cependant plus de questions qu'il ne donne de réponses. On y retrouve les grandes qualités de l'auteure, qui excelle dans les dialogues serrés, grinçants, entre des personnages bien d'aujourd'hui, pris dans des dilemmes insoutenables, entre les valeurs judéo-chrétiennes que nous ont léguées les générations précédentes et la vie contemporaine où tous les dogmes explosent. *Bienveillance* s'inscrit donc dans la lignée des pièces *Couche avec moi (c'est l'hiver)* ou la plus récente, *Chaque jour*, et m'a paru particulièrement bien ficelée.

Entre la bonté et moi, il y a une autoroute de campagne devant un verger./ Vouloir être bon, c'est vouloir atteindre un pommier pour cueillir une pomme alors que je suis de l'autre côté de l'autoroute./ Vouloir être bon, c'est vite suivi de trois constatations inéluctables :/ 1. Y a ben trop de trafic./ 2. J'ai pas le temps d'attendre./ 3. Des pommes, je suis aussi ben d'aller m'en acheter¹.

D'entrée de jeu, celui qui occupe le centre de la fable dévoile sa mentalité, mais il faudra de nombreux échanges avec les autres protagonistes, et quelques nouveaux apartés, avant qu'on saisisse vraiment de quoi il retourne. En fait, toute la pièce est construite sur l'alternance des « confessions » de Gilles Jean, qui s'adresse directement au public, et des dialogues « troués » qu'il a avec sa mère, avec son « meilleur ami d'enfance », Bruno, et la conjointe de celui-ci, Isabelle. De plus rares scènes, avec son patron Marc Raymond ou avec le fantôme de son père suicidé, Hercule, viennent ponctuer le tout. Qui est Gilles Jean ? Avocat à la carrière florissante, associé au prospère bureau Raymond Raymond Black, il aime l'argent et vit dans « un appartement victorien parfaitement bien restauré de l'ouest de Montréal » qui lui offre « une vue exquise sur le fleuve et, par temps très clair, sur la Montérégie... » (p. 42).

Mise à nu progressive

Dans les didascalies où elle présente les personnages, l'auteure qualifie ainsi Gilles Jean : « Avocat séparé de lui-même », et cela précise bien le sens de son propos. Tout ce qui va suivre concourra non sans difficulté à joindre les parties scindées de l'homme. De retour dans son village natal, au nom évocateur

1. Fanny Britt, *Bienveillance*, Montréal, Leméac Éditeur, 2012, p. 11. Toutes les citations sont tirées de cette édition.



Bienveillance de Fanny Britt, mis en scène par Claude Poissant (PàP/Productions À tour de rôle, 2012). Sur la photo : Louise Laprade (Maman) et Patrice Dubois (Gilles). © Jérémie Battaglia.

de *Bienveillance*, il se voit accueilli par Bruno, avec qui la conversation ne va pas de soi. Il faut dire que les deux amis ne se sont pas vus depuis dix-sept ans. Bruno, qui est resté, a une mémoire intacte, alors que Gilles a sans doute tout fait pour effacer les souvenirs de sa vie dans cette campagne reculée. Certains antécédents familiaux nous permettent d'en saisir un peu les raisons. La mère de Gilles, ancienne militante syndicaliste à l'ego démesuré, qui « se déplace toujours avec ses fils fantômes » (selon les mêmes didascalies), a en effet perdu trois fils avant la naissance de Gilles : le premier, prématuré, n'a pas survécu, le deuxième s'est noyé à 3 ans, et le troisième, adopté, a été réclamé six mois plus tard par ses parents biologiques... Louise Laprade, comédienne chevronnée, à la présence dévorante, porte en elle tous ces drames et le caractère qui a permis à son personnage d'y survivre.

Mais, surtout, un événement plus récent s'est immiscé entre les deux amis : il y a 38 jours, le petit garçon d'Isabelle, Zachary, 4 ans, est tombé de la cabane que Bruno lui avait construite dans un arbre, et s'est ouvert le crâne. L'ambulance a mis 46 minutes à arriver et, depuis, Zachary survit dans un état végétatif à l'hôpital. Sa mère et son beau-père affirment que les sous-traitants du gouvernement, qui répartissent les ambulances, se sont rendus coupables par leur mauvaise gestion des appels, et réclament un dédommagement afin de pouvoir s'occuper de l'enfant, sans doute handicapé à vie. Or,

les sous-traitants sont représentés par Raymond Raymond Black, qui ont confié le dossier à Gilles Jean. Celui-ci n'a pas tout de suite compris (ou voulu comprendre) qu'il défendait l'indéfendable et, notamment, qu'il ne pouvait pas faire ça à son ami d'enfance, lequel lui reprochera d'ailleurs de ne pas s'être retiré du dossier aussitôt qu'il y a vu son nom.

Parce qu'il n'est « pas un avocat des pauvres, pas un avocat des causes, mais un avocat tout court. Comme tous les autres avocats à six cents dollars de l'heure dont le cœur bat au rythme des sous qui tombent et pas à la cadence des pas de l'humanité vers sa liberté, sa dignité... » (p. 45), Gilles Jean y a mis du temps, mais a fini par demander qu'on le dessaisisse du dossier, pour se faire répondre qu'on allait alors le confier à un collègue sans scrupules, le dénommé Desbiens. Un vrai « fauve » qui a « non seulement gagné une cause contre une nounou immigrante victime de mauvais traitements dans une famille bourgeoise de Hampstead, mais qui a ensuite convaincu ladite famille de poursuivre à son tour la nounou pour diffamation et qui a gagné » (p. 55), nous explique Gilles, avant d'ajouter : « Le jour où j'ai voulu être bon, c'est le jour où j'ai tué tout espoir de justice pour le petit Zachary. » (p. 55)

Face-à-face avec soi-même

On peut deviner le malaise, les problèmes de conscience, le déchirement intérieur s'insinuant chez l'avocat – incarné avec

nuances, investi de toutes les contradictions du personnage, à la fois dur et vacillant, par un Patrice Dubois au meilleur de sa forme – à mesure que sa mère et son ami, devant la blanche Isabelle, hébétée – jouée par une Sylvie De Morais troublante de vulnérabilité –, non seulement lui rappellent des moments-clés de sa jeunesse, mais aussi son devoir de fidélité à ce passé, à l'amitié, à l'affection des siens, sa seule et unique « famille ». Alors qu'il n'ose dire le fond de sa pensée, qui les dévasterait, eux y vont de leurs espoirs, de leurs colères, de leurs frustrations, se rassurant à l'idée que Gilles sera dorénavant de leur bord, car il leur annonce qu'il a démissionné du cabinet qui l'engageait. Et s'il acceptait à présent de les représenter ? L'avocat, peu à peu, revoit toute sa vie, ses petites comme ses grandes lâchetés l'assaillir. Mais la tension, la pression est trop forte.

À travers ses échanges avec sa mère, on apprend que si ce célibataire endurci est homosexuel, comme elle semble le croire, ce n'est pas son homosexualité qui le gêne, mais l'amour ; et qu'il conserve dans le tiroir de sa table de nuit une photo d'un jeune Britannique qu'il a refusé de suivre il y a six ans. Au moment où Bruno – campé avec aplomb par Dany Michaud, qui sait faire sentir la marmite bouillonnant en lui-même –, au bord de la crise de nerfs, explose en remontrances envers son ami d'enfance, Gilles se lève en disant : « Je devrais y aller. » Et de nous préciser : « [...] devant l'amour, j'ai trois phrases : "J'ai

quelque chose sur le feu."/ "J'ai une autre ligne, je te rappelle."/ "Je devrais y aller."/ Si ça peut consoler Bruno Green de Bienveillance, mon ami d'enfance, "Je devrais y aller" est réservée aux déclarations qui me bouleversent./ "Je devrais y aller", dans ma bouche, la plupart du temps ça veut dire je t'aime. » (p. 72)

Gilles Jean décide alors de partir, pour se sauver d'eux, qui sont bons et qu'il pollue, lui qui ne peut tout simplement pas être bon. L'auteur a alors imaginé une fin, inattendue, improbable, qui résoudra la difficile équation entre ces êtres. L'avocat raconte qu'après avoir appelé son amant londonien, il a pris l'avion pour aller le rejoindre après tout ce temps, mais son avion s'est écrasé dans l'océan : « Il n'y aura pas de survivants, comme d'habitude », dit-il, au moment où apparaît sur scène Phillip Bartleby en kilt et en bottes, léger et chantant. Héritière de sa fortune, la mère de Gilles en fera don à Isabelle et Bruno, qui, millionnaires, pourront offrir les meilleurs soins à Zachary. Cette chute, de l'ordre du fantasme, et ses dialogues aux phrases inachevées, incomplètes, ainsi que ses réflexions sur le sens de la vie, font de *Bienveillance* une œuvre qui, bien que flirtant avec le réalisme, tiendrait plutôt du conte philosophique. Un conte bien contemporain, qui place chacun des spectateurs devant ses propres contradictions, ses propres lâchetés dans un monde qui met d'innombrables bâtons dans les roues de la bonté. ■



Bienveillance de Fanny Britt, mis en scène par Claude Poissant (PàP/Productions À tour de rôle, 2012). Sur la photo : Louise Laprade (Maman), Dany Michaud (Bruno), Patrice Dubois (Gilles) et Sylvie De Morais (Isabelle). © Jérémie Battaglia.